

FM 13774

AVIS SALUTAIRE

AU TIERS-ETAT.

Sur ce qu'il fut, ce qu'il est, & ce qu'il peut être.

Par un Jurisconsulte Allobroge.

1789.

MESSEIERS DU TIERS-ETAT,

Voici un moment où, par la grace du roi, du temps & du hasard, il vous est permis de parler de vos droits, & même d'en délibérer; prenez-y garde: ce moment est unique & s'échappera comme un éclair: les bonnes fortunes du peuple sont rares & courtes; *pensez-y bien.*

Mais pour y mieux penser, souffrez que nous fissions ensemble notre examen de droits & de conscience; car j'ai l'honneur d'être du tiers-ordre comme vous: notre intérêt est commun: & si vous êtes trompé, (ce qui vous arrive souvent) je me ferai trompé moi-même, (ce qui ne m'arrive pas moins.)

Il y a environ quatre ou cinq cents ans, plus ou moins, messieurs du tiers état, que vous étiez en France quelque chose un peu moins que les bœufs qui vous servoient à labourer les champs de vos seigneurs; & même un peu moins que les ânes qui portoient votre bled à leurs moulins: toute votre

A

raison n'étoit que votre crédulité. Certaines gens à rabat, à épée, vous disoient que vous n'étiez point des hommes, & vous les croyiez: ils vous disoient qu'ils étoient plus que des hommes, & vous les croyiez: tous vous affuroient qu'ils étoient institués, les uns par Dieu, les autres par leur épée, pour vous pressurer à leur aise, & même vous battre selon l'occasion; & vous étiez pillés & battus en toute occasion.

Tout cela, messieurs du tiers-état, étoit incontestablement très-convenable dans son temps; mais aujourd'hui, *pensez-y bien*, les temps sont changés.

Et remarquez d'abord que, tout bien considéré, vous êtes pourtant des hommes, & que même vous commencez à ne plus tant croire, & à raisonner davantage.

A merveille, messieurs du tiers: mais ne restez pas en si beau chemin: qui n'avance pas dans un tel chemin, recule; je vous en avertis, & *pensez-y bien*.

Enfin, messieurs, vous êtes donc des hommes; & quand vous y aurez bien pensé, vous conviendrez qu'en cette qualité vous avez pour égaux tous ceux qui sont hommes comme vous, & vous n'avez pour maître que la raison commune à tous, autant qu'elle peut s'étendre; (ce qui n'est pas beaucoup dire.)

Messieurs du tiers-état, vous qui labourez, piochez, fouillez, ratissez, filez; tissez, détissez, &c. vous m'écoutez grands yeux ouverts, bouche béante, & vous croyez peut-être que je veux rire, quand je vous dis qu'en qualité d'hommes, votre maître, à proprement parler, n'est point du tout la raison par-

particulière de M. le curé, ni la raison particulière de M. le marquis, seigneur de votre village ; ni celle de M. le conseiller, de M. le président au parlement, ni même celle du magister qui a tant d'esprit ; & qu'enfin vous ne devez (toujours en qualité d'hommes) obéissance & fidélité qu'à la raison commune , autrement dite le *sens commun*. Mais , sur mon Dieu & sur le salut de mon ame , je ne ris point , je ne vous trompe point ; je vous dis la vérité pure : informez-vous plutôt , & sur-tout *pensez-y bien*.

Non-seulement , messieurs du tiers , vous êtes des hommes , de véritables hommes par baptême & par nature ; mais , ce qui va bien plus vous étonner , je vous apprends & vous soutiens que vous êtes des citoyens , dans toute la force du terme.

Vous secouez vos oreilles , messieurs du tiers , & vous n'en croyez rien. *Nous pensons* , dites-vous , *n'être au temps passé que des vilains , & maintenant des villageois , des paysans , des laboureurs , des bourgeois , ou des espèces enfin , comme disent les gens de qualité.... Mais des citoyens , tout bien pensé , nous ne le sommes point.*

Tout bien pensé , vous l'êtes , messieurs du tiers , en dépit de vous , des gens de qualité , & de Jean-Jacques , qui ne veut des citoyens que dans la république de Platon , ou dans la sienne.

Car enfin , des citoyens sont des hommes qui s'assemblent & s'unissent dans un même lieu , avec promesse d'obéir tous à la raison commune ; & pour que cette raison soit véritablement commune , il faut

(4)

qu'elle soit connue, ils ont soin de la faire graver sur de la pierre, quand ils savent graver la pierre ; où de l'écrire sur du parchemin, après l'avoir fait publier avec des trompettes, quand ils ont inventé la trompette.

Et cette raison commune, ainsi gravée, ainsi écrite, ainsi publiée, ils l'appellent *loi*. Des citoyens sont donc des hommes qui recueillent de la raison commune pour en faire des *loix* auxquelles ils obéissent tous.

Mais nous ne faisons point de loix, me direz-vous ; car je préviens vos objections, & je ne veux point vous faire languir.

Vous ne faites point de loix ! j'en conviens ; mais vous faites mieux, vous en faites faire : vous faites celui qui les fait : dites-moi, quand vous voulez labourer, faites-vous vos charrues vous-mêmes ? vous vous en gardez bien : car le temps de faire les charrues vous prendroit celui de labourer & de semer : que faites-vous donc ? vous commandez aux uns des charrues pour labourer, & vous demandez à d'autres des loix pour vous gouverner.

Tous ces hommes ne font rien, ne font rien, que par vous, & par vos commissions.

Car enfin, messieurs du tiers, je suppose que vous fussiez mécontents de vos charrues & de vos loix, & qu'il vous plut un beau matin de vous nourrir de gland, ou de vivre en chasseur ; *pensez-y bien* : il me semble que les faiseurs de charrues & les faiseurs de loix seroient prodigieusement embarrassés, & je

ne leur voit guère d'autres ressources que de vous courir après, pour vous persuader doucement, que le bled vaut mieux que le gland, & qu'une ville vaut mieux qu'un bois; vous exhortant au surplus à revenir en paix, sous la promesse de vous fournir à l'avenir de meilleurs charrires & de meilleures loix. (1)

En voilà assez, messieurs du tiers, pour vous prouver que vous êtes de vrais citoyens, moins brutaux, moins fiers que les citoyens romains (& j'en suis bien aise;) moins babillards, moins insolens, moins goguenards que les citoyens d'Athènes (& je n'en suis pas fâché;) moins tristes, moins taciturnes que les citoyens de Sparte (& je m'en réjouis:) en un mot, vous êtes des citoyens français, qui vivez sous des loix faites par un roi, lequel en est l'ouvrier par votre choix: ainsi chacun de vous, & vous tous ensemble, pouvez dire à bon titre, *notre roi*, car il est à vous & de vous. Vous pouvez dire, *nos loix*, car elles ne sont qu'à vous, & doivent être comme de vous.

Il me semble, messieurs du tiers-ordre, que votre visage s'épanouit, que vos sourcils baillés se relèvent, que vos yeux confus & chargés s'ouvrent un peu plus, que les sillons de vos joues s'effacent,

(1) Un prince du sang royal appelloit le tiers-état, de la *canaille*: nous le supplions de rétablir sagement sur le paragraphe ci-dessus, & de bien considérer si, dans une exacte balance, vingt-quatre millions de *canailles* ne pèsent pas au moins le poids d'un gentilhomme, & même le poids d'un prince. Ceci n'est qu'un doute respectueux.

que votre bouche fourit à la pensée; que même, en obéissant à votre roi, vous n'obéissez qu'à des loix, lesquelles ne font, ou ne doivent être que votre raison commune ou générale.

Votre épanouissement me charme: continuons.

Vous commencez donc à concevoir que ces grands mots, *de par le roi*, ne signifient rien que *de par les loix*, ou *de par vous-même*; & qu'un roi, tout roi qu'il est, ou plutôt parce qu'il est roi, ne peut rien commander au dernier goujat d'entre vous, messieurs, sans avoir consulté la raison & l'intérêt de tous les autres.

Ainsi donc, en qualité d'hommes & de citoyens, vous avez le droit incontestable de n'obéir précisément qu'à ce que vous auriez voulu tous ensemble; & il est clair que chacun, en s'obligeant d'obéir à la volonté de tous, conserve fort adroitement le droit de n'obéir qu'à la sienne.

Ce droit est beau, messieurs du tiers; convenez-en; & vous ne vous en doutiez guère: à la vérité, il lui a toujours manqué presque par-tout une légère circonstance, c'est d'être respecté: à cela près, c'est une magnifique invention.

Je conviens donc avec vous (car il faut être juste) qu'il se trouve toujours dans ces matières quelque petite différence entre le *droit* & le *fait*, & que devant être par *droit* commandés par la raison générale, nous avons, de *fait*, été très-évidemment gouvernés depuis 60 ou 80 ans, par la raison particulière d'une seule de ministres; & auparavant

par la raison particulière du père *le Tellier* & de *M. de Louvois* ; & auparavant, par la raison particulière du cardinal *Mazarin* ; & auparavant, par la raison particulière de *Richelieu* ; & auparavant, par la raison particulière, tantôt des *Guise*, tantôt de *Catherine de Médicis*, tantôt des *Montmorency*, tantôt de *Diane de Poitiers*, tantôt de la *duchesse d'Etampes* ; & long-temps encore auparavant, par la plus particulière & la plus singulière des raisons, celle de *Louis XI*, à qui Dieu fasse paix.

Je ne puis non plus disconvenir que dans vos villes, dans vos villages, messieurs du tiers, vous ne trouviez souvent d'autres raisons très-particulières, qui troublent un peu la raison générale ; comme, par exemple, la raison de messieurs les *baillis & sénéchaux* ; celle de messieurs les *conseillers au parlement & présidans au mortier, intendans, subdélégués, huissiers, archers*, & tant d'autres gens très-volontaires de leur nature, dont ce royaume est plein à regorger : tous gens appelés communément *hommes du droit* ; & qui pourtant préfèrent souvent leur fait à notre *droit* ; se jugeant d'ailleurs si raisonnables, qu'ils sont constamment prévaloir leur raison sur celle de tous les autres, & sur-tout sur la vôtre, messieurs du tiers-état.

Je tombe d'accord, vous dis-je, de ces vérités ; mais si vous demandez pourquoi la raison générale est si méprisée, & comment vous pourriez y remédier ?

Je répondrai par une question très-simple ; la voici :

Si l'un de vous étoit arrêté au coin d'un bois par une bande de voleurs, que feroit-il ?

Tout bien penté, j'ose croire qu'il n'auroit que trois partis à prendre : le premier, de se résigner, se taire, & donner bien vite son argent.

Le second seroit de prêcher les voleurs pour les rappeler à la probité ; & le troisième consisteroit à crier au secours.

Le premier de ces partis est rude, & le second assez inutile, & le troisième plus ou moins périlleux, selon que les secours seroient plus ou moins éloignés.

Messieurs du tiers ! la comparaison est forte, j'en conviens ; mais avec quelque léger adoucissement, dans les termes, elle présente votre histoire & votre règle, ce que vous avez fait & ce que vous devez faire.

Depuis neuf cents ans, vos égaux devenus vos supérieurs, clergé, noblesse, gens de justice & d'injustice, vous tiennent le pistolet sur la gorge, & vous demandent la bourse ou la vie, & souvent tous les deux à la fois : or, qu'avez-vous fait ? pendant cinq ou six cents ans, quand vous ne saviez ni lire ni écrire, vous ne saviez aussi que gémir, vous taire & vous soumettre ; donner votre argent, & quelquefois vos personnes ; obéir, souffrir, & périr.

Ensuite, quand devenus quelque peu *cleres*, vous avez commencé à lire dans les vieilles écritures, & sur-tout quand un ange du ciel, sous la figure d'un Allemand, vous eût apporté ce bel art de l'imprimé,

merie, peu à peu, à force de ranger des caractères de plomb sur une table de bois, vous vous accoutumâtes à ranger en même temps vos idées dans vos petits cerveaux ; vos idées, ainsi rangées, vous conduisirent à la connoissance de vous-mêmes ; ces nouvelles manières réveillèrent le sentiment engourdi de ce que vous êtes ; vous distinguâtes un peu plus clairement votre égalité comme une ; de-là vos droits communs, de-là le juste & l'injuste ; & ce fut alors que vous commençâtes à prêcher les voleurs à bréviaires, les voleurs à écritoire, les voleurs portant lance, casque & cuirasse.

Mais qu'arriva-t-il ? ni les uns ni les autres ne devinrent meilleurs : au contraire, avant l'imprimerie & vos prédications, ils vous voloient en conséquence ; & du moins, en prenant vos biens, ils croyoient bonnement ne reprendre que le leur ; mais quand vous les eûtes prêchés, & qu'ils furent la vérité des choses, toute la différence fut qu'ils volèrent sans conséquence, & même en se moquant de vous.

Le clergé, par exemple, vous faisoit payer auparavant la dîme de vos récoltes comme un droit divin, & humain ; & quand vous eûtes prouvé au clergé que ce droit n'étoit ni divin, ni même humain, il a continué à se faire payer la dîme plus que jamais, en vertu de deux autres droits, celui de la force & celui de l'habitude.

Avant l'imprimerie, les hommes nobles auroient juré leur Dieu & leur honneur qu'ils n'étoient pas

nés dans le même berceau que des *vilains* tels que vous : mais à présent , que vous leur avez démontré qu'un gentilhomme , un marquis , un baron , un prince même n'étoit qu'après tout que le lendemain ou le surlendemain d'un roturier , tous enfans du même père , ils prétendent que ce père commun vous a exhérédés , pour vos fredaines sans doute , & qu'eux seuls sont les véritables héritiers.

Ainsi donc , mes chers confrères du tiers - ordre , vous vous êtes soumis avec patience pendant six cents ans ; vous avez prêché avec vérité pendant deux cents autres années , & toujours c'est à recommencer ; votre patience est épuisée , vos prédications sont sans fruit ; quelle ressource vous reste-t-il ? Je vous l'ai dit : celle de crier au secours.

Vous frémissiez , & vous croyez peut-être que je vous exhorte à la révolte. Hélas ! point du tout : je suis l'homme du monde le plus pacifique & le plus benin ; le seul mot de révolte me feroit fuir au fond de l'Amérique ; la liberté & la justice sont de belles & bonnes choses , deux divinités même si l'on veut ; mais je ne connois point de divinités à qui je voulusse sacrifier une goutte de sang humain ; & la révolte & la guerre le font verser à grands flots : loin de nous ces détestables idées ! mes amis , expliquons - nous , & tâchons de nous entendre.

Quand je vous exhorte à crier au secours , de qui pensez-vous que vous deviez l'attendre ? du plus juste & du plus fort , de votre roi , messieurs

du tiers ! Il est le plus juste , parce qu'il est le seul dans l'état qui ait intérêt que tous soient bien : il est le plus fort , car c'est à lui que vous avez remis toutes vos forces ; c'est donc à lui que vous devez demander du secours ; & s'il peut vous entendre , soyez sûrs qu'il y viendra.

Si le roi peut vous entendre , m'entendez-vous bien vous-mêmes , hommes du tiers-état ? & comprenez-vous enfin que si les secours vous ont presque toujours manqué , c'est que vos rois ne vous ont presque jamais entendu ? Mais à qui la faute ? beaucoup aux rois sans doute ; mais beaucoup plus à vous-mêmes.

Si vos rois ont quelquefois manqué d'attention , n'avez-vous pas plus souvent manqué de courage & de bon sens ? Et , *pensez-y bien* , de qui avez-vous à vous plaindre ? de vos rois ? ou de vous-mêmes ?

Je vais vous rappeler ce que vos rois ont fait pour vous ; nous verrons ensuite ce que vous avez fait vous-mêmes , & vous rougirez peut-être de la comparaison.

Vous étiez liés & garrottés par une troupe d'hommes soi-disant *hauts-barons* , lesquels violaient vos filles , caressaient vos femmes , vuidoient vos caves & pilloient ce qui vous restoit de récolte , après avoir ravagé vos champs avec leurs meutes de chiens courans.

Une autre bande , sous le nom d'évêques , de prieurs , d'abbés , de moines blancs , noirs , bernardins , bénédictins , fondoient sur vous comme des

corbeaux, & vous crevoient les yeux pour vous dévorer la cervelle & toute votre substance.

En même temps l'aigle de Rome venoit à tire-d'aile partager avec eux le peu qui vous restoit de substance & de cervelle : vous n'aviez plus assez de sentiment & de vie pour vous défendre ; il ne vous en restoit assez que pour souffrir.

A qui devez-vous votre liberté, la lumière de vos deux yeux, l'intégrité de vos petites têtes, & le peu de force que vous avez ? A qui devez-vous votre existence civile enfin ? à vos rois ! hommes du tiers-état, & si vous n'êtes des ingrats odieux, remerciez-les à deux genoux : ils ont assujetti vos maîtres barbares ; vos femmes, vos filles, vos récoltes sont à peu près à vous : vous raisonnez comme il plaît à Dieu, & non plus comme il plaît aux prêtres ; l'aigle de Rome a le bec, les serres & les ailes coupés ; & si plusieurs corbeaux croustissent encore, le reste se tait & vous dévore beaucoup moins : quels bienfaits !

Ces rois ont travaillé pour eux, direz-vous. Ingrats que vous êtes ! eh ! qu'importe, pourvu que vous en recueilliez les effets ! Ne calomniez jamais les racines de l'arbre dont le fruit vous nourrit. Les racines de mes vertus même ne sont-elles pas enfoncées dans les passions ? Eh ! quel bien l'homme feroit-il aux hommes, sans l'intérêt de faire du bien à soi-même ?

Oui sans doute, la politique de vos rois a travaillé pour eux ; mais bénissez le ciel de ce que l'intérêt

de vos rois s'est accordé si bien avec le vôtre; reconnoissez deux politiques, l'une affreuse, & l'autre utile.

Détestez, je vous prie, la politique qui, de sa bouche infernale, suscite la guerre d'un pôle à l'autre, embrûte les deux hémisphères, & fait rougir la mer & la terre par des ruis de sang humain.

Détestez la politique quand elle veut ruiner la liberté politique par l'anéantissement des loix fondamentales, & la liberté civile par l'emprisonnement arbitraire des citoyens: quand elle met la défiance dans l'ame des rois, le bandeau sur leurs yeux & le mentonge dans leurs oreilles; quand elle calomnie les sujets auprès du souverain, & qu'elle masque le souverain aux yeux des sujets; quand elle essaie de fatiguer leur patience jusqu'à mettre en péril leur fidélité; quand, de sa main impie, elle brise les liens les plus sacrés, sépare avec violence le monarque & les sujets comme des ennemis, & ne laisse entr'eux que le gouffre du despotisme entr'ouvert.

Nous la connoissons tous cette affreuse politique; & depuis les premiers jours du mois de mai nous n'avons cessé de la détester, & détestons-la toujours; mais bénissons ensemble, mes amis du tiers, bénissons celle qui, pour la puissance même de vos rois, rompit vos fers, anéantit la servitude personnelle, & vous rendit la liberté civile, en vous offrant dans l'avenir l'espoir de la liberté politique qui, pour ramener à nos rois le pouvoir judiciaire, abolit ces duels absurdes & barbares, où la force faisoit le droit.

Bénéfisons-la , quand elle inspira à nos souverains l'orgueil de régner sans la permission du pontife de Rome , & qu'elle nous soulagea de cette chaîne étonnante qui , depuis César jusques à nous , traversant audacieusement les Alpes , ne cessoit d'enchaîner la Gaule au Capitole , & de l'agiter de tous les mouvemens que l'intérêt ou le fanatisme d'un prêtre vouloit lui communiquer.

Bénéfisons la politique de nos rois , quand , pour les enrichir , elle mit une borne aux acquisitions du clergé , dont les temples & les cimetières étoient autant de gouffres où venoient s'engloutir toutes les richesses de l'Etat.

Il faut bénir cette politique qui a fait ouvrir des routes au commerce & des ressources à tous les arts.

Enfin , bénissons-la , même quand , pour nous rendre moins barbares & plus dociles , elle conseilloit à François premier , à Louis XIV , de favoriser parmi nous le progrès des lumières & le goût des plaisirs de la société dont nous n'avions aucune idée.

Ne poussons pas ceci plus loin , messieurs du tiers , vous voyez assez ce que vos rois ont fait pour vous : e avantage ; mais voyons maintenant ce que vous avez fait pour votre salut.

On est censé se faire à soi-même tous les maux qu'on ne veut ni prévenir ni guérir ; & de tous les maux que vous avez soufferts , que vous souffrez encore , & dont vous ne cessez de vous plaindre ,

Il n'y en a pas un seul, peut-être, que vous n'eussiez pu prévenir par votre sagesse, ou guérir par votre courage.

Vous vous plaignez des maux horribles de la guerre ; vous montrez les plaies encore sanglantes dont elle n'a cessé de couvrir la France depuis sept ou huit siècles.

Mais vous sied-il bien de vous plaindre de cette furie que vous avez alaité vous-mêmes, & dont vous semblez vous faire un honneur d'irriter tous les serpens ?

N'est-ce pas vous qui applaudissiez sans mesure à vos orateurs, à vos poètes, comme à la vérité même, quand leurs mensonges célébroient Louis XIV, guerrier & conquérant ? Etoit-ce la gloire de Louis XIV qui vous abusoit, ou vous qui trompiez Louis XIV sur la gloire ?

Ce monarque crut pouvoir mettre l'impôt du dixième sur vos fortunes ; mais pouvoit-il mettre à contribution l'opinion publique ? N'est-ce pas de cette opinion, n'est-ce pas de vous qui la formez, que dépend la distribution de la renommée ? & n'étiez-vous pas les véritables maîtres d'un roi qui s'étoit fait esclave de la gloire ?

La dernière guerre que nous venons d'essuyer ; cette guerre, l'abyme de tant d'argent, la plus grande source du désordre de nos finances & des maux dont la France est actuellement travaillée : cette guerre où nous avons si noblement partagé avec nos alliés, en leur laissant la liberté & gardant

pour nous l'indigence : cette guerre enfin, messieurs du tiers, qui l'a voulue ? qui l'a souhaitée ? qui l'a sollicitée ? vous-mêmes, vous qui, dans vos maisons, dans vos places publiques, dans vos cafés, & jusque dans vos tavernes, engloutissiez déjà par l'imagination toute la marine d'Angleterre, & savouriez d'avance à longs traits le plaisir de la vengeance ; comme si les vertus, l'honneur, le courage, le bon sens que vous avez ou que vous n'avez pas, pouvoient jamais être augmentés ou diminués par le sort des batailles livrées à cent, à mille lieues de vous.

Vous demandiez la guerre, insensés ! le peuple est-il jamais en paix ? n'aviez-vous pas la guerre à soutenir contre ceux qui viennent au nom d'un Dieu de justice & de charité vous arracher, avec des huissiers, la dixième partie de votre bled, semé, moissonné par vous seuls ? N'aviez-vous pas la guerre à soutenir contre ces hommes qui viennent exiger des droits prétendus seigneuriaux avec des involutions de vieux titres, de terriers, de reconnoissance ; & tous ces papiers écrits de siècle en siècle, copiés & transmis avec toute la vigilance de l'avarice, & toujours souscrits par la stupidité de l'ignorance & de la bonne foi ?

Le peuple n'a-t-il pas la guerre sur ces grands chemins faits de ses mains, payés de son argent, & presque uniquement usés par les voitures & le luxe des oisifs & des grands ?

Le peuple enfin n'est-il pas toujours en état de guerre, là où il ne peut marcher, ouvrir les yeux, respirer,

respirer, sans trouver une tête insolente qui, du sourcil, de l'œil & de la bouche, semble lui dire : *Retire-toi de devant moi, marche à l'écart, baisse les yeux, incline le corps, & ne souille pas l'air que je respire !*

Et vous demandez la guerre : & c'est vous qui vantez ses succès : c'est vous qui les couronnez de votre estime, & qui leur réservez une gloire que souvent vous refusez aux vertus !

Imprudens que vous êtes, en vous jouant ainsi, en abusant de l'opinion publique, vous ne savez pas tous les maux que vous faites à vos rois & à vous-mêmes !

Sous l'impulsion régulière & sage de l'opinion publique, l'état se dirigerait vers la félicité commune, comme au souffle d'un vent doux & favorable, un vaisseau marche heureusement vers le port ; mais quand vos préjugés changent l'opinion publique en orage, en tourbillons impétueux, est-ce à vous de vous plaindre si le vaisseau de l'Etat, entr'ouvert de toutes parts, menace du naufrage ?

Messieurs du tiers-état ! je vous écoute depuis long-temps, & je vous ai toujours entendu plaindre de vos loix & de vos magistrats : il me semble, en effet, comme à vous, que vos loix ont beaucoup de vices, & que vos magistrats ne manquent pas de défauts : je ne vous dirai point que les vices des loix & les défauts des magistrats sont attachés à la nature des gouvernemens humains, comme la fièvre à la constitution de nos corps : vous traiteriez ces excuses de lieux communs, & vous me répondriez

sans doute, que si la fièvre est un effet nécessaire de votre constitution, la recherche & l'usage du quinquina sont un effet tout aussi nécessaire de votre expérience & de votre raison.

Eh bien, messieurs du tiers ! je m'en tiens là : avez-vous jamais suffisamment usé de votre expérience & de votre raison pour la réforme de vos loix & l'amendement de vos magistrats ?

Quelques-uns d'entre vous, messieurs du tiers, auteurs de profession ou sans profession, ont composé, dit-on, d'excellens ouvrages sur les abus de vos loix & de votre magistrature.

Pourquoi n'avez-vous pas lu, médité, comparé tout ce qui s'est écrit sur ces importans sujets ? Pourquoi, laissant là vos gazettes & vos buletins, cessant de vous inquiéter sur le sort de l'Amérique, & ramenant du bout du monde vos regards sur vous-mêmes, ne vous êtes-vous jamais occupés d'étudier vos maux pour en discerner les remèdes ? Pourquoi n'êtes-vous enfin que des ignorans sur tout ce qui vous touche, & de vains discoureurs sur ce qui ne vous touche pas, & ne vous touchera jamais ? Et cependant vous vous plaignez. Ah ! si vous aviez voulu marcher au pas de votre siècle, & vous éclairer tous ces lumières que vous laissez se concentrer dans quelques villes, & même chez quelques hommes ; ces lumières de votre raison auroient fait naître dans vos cœurs le courage, comme le soleil fait sortir de la terre une plante vigoureuse.

Rien n'unit autant les hommes que des idées communes & des sentimens communs. Vos opinions si

impuissantes quand elles sont isolées, une fois rapprochées, auroient acquis ce caractère redouté d'*opinion publique* ; elles auroient formé ce ressort puissant auquel les loix, les magistrats, les rois mêmes, cèdent insensiblement : alors cette voix publique auroit porté vos plaintes sur les loix au législateur même, & il les auroit écoutées : cette voix terrible auroit fait trembler les magistrats sur leurs abus, & vos jugemens auroient réformé vos juges. Mais vous n'avez jamais ni voulu, ni su parler. Mes amis du tiers, retenez bien ceci : au milieu du bruit qui se fait nécessairement dans un grand empire, la plainte d'un seul n'est jamais entendue ; mais la plainte de tous est toujours écoutée, même quand on fait semblant de ne l'écouter pas.

Je vous trouve encore des torts plus grands, & je ne prétends point vous les dissimuler. Vos rois vous avoient laissé deux moyens pour réunir vos vœux contre les oppressions, & leur faire parvenir le cri public malgré l'éloignement du trône ; ces deux moyens étoient, vos assemblées municipales dans les anciennes provinces du royaume, & les états provinciaux dans les provinces réunies.

Or, messieurs, comptons ensemble : quel usage avez-vous fait de ces moyens ? mettez la main sur la conscience, & répondez. Loin de vous les rendre utiles, vous ne les avez employés qu'à vous nuire. Avez-vous donc cru que la liberté & la justice étoient des biens dans l'état civil, qu'on devoit obtenir sans peine & même sans péril ? Quelles peines avez-vous

prises? A quels périls vous êtes-vous exposés, pour mériter ces deux grands avantages?

Le sauvage, dans l'état de nature, se livre à des travaux incroyables, affronte souvent mille morts, pour arracher la simple subsistance, & si je puis ainsi dire, pour conquérir la vie même : & vous, messieurs du tiers, qu'avez-vous entrepris dans l'état civil pour assurer vos personnes & vos fortunes?

Soyons sincères, & reconnoissez vos fautes, si vous voulez les réparer : dans vos assemblées municipales, ce don précieux de vos rois, ce débris de l'antique liberté de vos pères ; dans ces assemblées, vous n'avez jamais apporté que la pusillanimité, au lieu du courage ; la frivolité, à la place de la constance ; & la discorde, au lieu de l'union.

Vous vous êtes d'abord laissés intimider comme des enfans, par quelques hommes revêtus des noms formidables d'intendans & de commissaires du roi ; ces hommes, frères roseaux au pied du trône, & chênes orgueilleux dans les provinces, venoient sous le nom sacré du roi, vous commander leurs propres caprices, & se faisoient un jeu de vous effrayer du fantôme de leur autorité, que votre timidité & votre ignorance crédule agrandissoient encore à vos yeux.

Un pas vers le trône, messieurs du tiers ! un appel au conseil, une réclamation solennelle, un cri, un cri vraiment public, dirigé vers le roi, auroit souvent dissipé ces prestiges, & fait rentrer dans leurs bornes ces charlatans titrés qui se travestissoient en rois devant vous sur leur petit théâtre.

Ainsi donc , au lieu d'unir vos efforts contre ces hommes qui , dans leurs injustices , trompoient le monarque & se jouoient de vous , vous vous êtes divisés dans vos assemblées municipales , & vous n'avez usé vos forces que contre vous-mêmes. Feuillotez , feuillotez les registres de vos maisons de ville ; qu'y trouverez-vous depuis deux siècles ? les annales de vos querelles , de vos haines & de vos grands procès pour les plus petits & les plus ridicules sujets ; jamais , non jamais vous n'y reconnoîtrez la plus légère trace de l'esprit vraiment public , des desseins sages , de la fermeté courageuse , qui caractérisent les hommes dignes d'être libres sous l'empire des loix .

Messieurs du tiers-état , souffrez que je vous le dise , vous n'avez jamais bien su jusqu'à présent , ni ce que vous étiez , ni ce que vous devez être : vous étiez des enfans tantôt mutins & tantôt lâches , qui s'irritaient pour rien , s'apaisaient de même , & passaient leur vie à pleurer ou rire , entre le fouet & la toupie .

Diement atteints & convaincus d'être pusillanimes dans les corps séparés de vos municipalités , voyons maintenant si vous avez eu plus de courage en corps d'armée .

Car enfin , messieurs du tiers-état , vous étiez en corps d'armée dans vos états provinciaux qui embrassoient au moins le tiers du royaume : or , dites-moi les prouesses de vos armées en Languedoc , en Provence , en Bourgogne , en Bretagne , &c. ? Quelles sont leurs conquêtes sur le clergé , sur la

noblesse & sur tous ces corps à privilèges divins ou profanes ?

Dans vos états de Languedoc, par exemple, messieurs du tiers, que faites-vous ? qu'êtes-vous ? de bons chrétiens, je le veux croire ; mais des hommes, mais des citoyens, ah ! messieurs, vous n'y prétendez pas : soyez, soyez toujours les honnêtes, les benins, les pieux clergeons de vos évêques ; faites-leur des chemins, servez leurs fantaisies, & même leurs messes, si jamais ils ont la fantaisie de la dire ; mais vos droits, les droits du tiers-état ! vous le savez assez, ils sont tous renfermés dans les commandemens de l'église. Lisez-les bien, mes chers messieurs ; rejetez loin de vous, rejetez ces livres damnables du contrat social, de l'esprit des loix ; n'écoutez pas même votre raison, elle vous tromperoit ; mais respectez à jamais vos préjugés : déifiez vos évêques dans ce bas monde, en attendant que Dieu les sanctifie dans l'autre ; exercez sur-tout dans sa plénitude le beau droit divin de leur payer la dîme ; & le clergé, n'en doutez pas, toujours juste, toujours charitable, vous donnera dispense dans vos états, ou plutôt dans les siens, de tous vos méprisables droits humains.

Gardez-vous, en un mot, messieurs du tiers, de la langue d'Oc ! d'oublier jamais que le palais des archevêques de Narbonne est le vrai palais de vos rois, & baissez-en le seuil à genoux.

En Provence, messieurs du tiers, on dit que vous jurez fort & ferme, mais contre vos mulets ;

que vous dansez vigoureusement le rigaudon, mais toujours avec vos chaînes; on prétend que vous vous êtes obligés à faire seuls les chemins où la noblesse & le clergé vous permettent de marcher à pieds, à condition qu'ils les fouleront en carrosse.

On ajoute (mais j'ai peine à le croire) que sans avoir auparavant obtenu le privilège exclusif de faire des bâtards, vous vous êtes obligés à payer seuls la vie de ces infortunés qui sont l'ouvrage de tout le monde.

Messieurs les riers-Provençaux, souffrez ma franchise; je suis loin assurément de nier que vous observiez parfaitement la mesure de la musique en dansant la bourrée au son des tambourins, mais il me semble que vous observez bien mal la mesure de la justice en délibérant dans vos états.

De bonne foi; pensez-vous que vos rois exigent de vous ces injustes & lâches condescendances? Ils ont besoin que vous soyez robustes pour donner à leurs armées des soldats courageux; que vous soyez laborieux pour fournir du pain & tout ce qui manque à leurs sujets: ils exigent que vous soyez fidèles aux loix, à votre roi qui en est l'organe, afin d'entretenir la paix & l'organe dans ses états; ils exigent que vous contribuiez aux impôts selon vos richesses, ou plutôt autant que peut le permettre votre indigence; mais je vous le jure par le génie de la France, par l'intérêt même de vos rois, jamais ils n'ont exigé que le plus grand nombre de leurs sujets perdît ses forces pour en donner davantage au plus petit; que le plus grand nombre fit des chemins pour la commodité du plus

peut; que le plus grand nombre ne faisant des enfans qu'à les femmes, payât les enfans que le petit nombre fait à leurs filles; qu'enfin le plus grand nombre périt d'inanition, afin de donner au petit nombre plus de moyens de périr d'indigestion.

En Bretagne, en Flandre, en Bourgogne, je gagerois, messieurs du tiers-état, que vous ne vous comportez guère mieux; en un mot, je vois que, dans toutes les provinces, M. le marquis, M. le comte, M. le baron, sont des hommes, de l'aveu de tout le monde, & même de grands hommes, de l'aveu de leurs valets-de-chambre; je vois que Mgr l'évêque, Mgr l'archevêque, sont des hommes même *divins*, s'il en faut croire leurs aumôniers & leurs grands-vicaires: mais vous, messieurs du tiers-état, je ne me laisserai point de vous le demander: qui êtes-vous? êtes-vous les bœufs qui labourent péniblement les champs de la noblesse & du clergé? êtes-vous les chevaux qui les traînent en pompe? ou les chiens qui les gardent avec fidélité? ou les ânes dociles qu'ils font étriller quand ils s'avisent de braire? ou les singes qui les amusent? ou les moutons qu'ils tondent? ou les oisons qu'ils égorgent? Enfin, qui êtes-vous? On vous met à tous les usages, hormis à ceux qui vous conviennent, & vous remplissez tous les rôles, à l'exception de ceux d'hommes ou de citoyens.

Ainsi tremblans dans vos assemblées municipales, timides dans vos états provinciaux, que seriez-vous devenus si vos rois n'étoient accourus eux-mêmes à votre secours? Ils avoient déjà beaucoup fait pour

vous ; mais votre roi vient d'y mettre le comble : en vous donnant des assemblées provinciales , en vous permettant de réformer vos états provinciaux , en vous rendant & perfectionnant vos états-généraux , il vous donne au-delà de ce que vous avez jamais espéré : ne voulez-vous pas vous rendre dignes de ces bienfaits ? Consentirez-vous à rester au-dessous du rang que votre roi vous assigne , & repousserez-vous les secours qu'il vous offre ?

Vous étiez trop éloignés du trône , trop dispersés encore dans vos assemblées municipales , pour que le monarque pût entendre vos plaintes : eh bien ! votre roi lui-même vous rapproche de lui & vous réunit en un grand corps dans vos assemblées provinciales ; vos voix resteront-elles encore muettes ? la plainte expirera-t-elle encore sur vos lèvres à l'aspect effrayant d'un commissaire départi ?

Accoutumés par tous les préjugés de vos pères , par l'éducation que vous avez reçue , par les exemples qui vous environnent , à trembler devant la noblesse & le clergé , n'osant pas élever la voix quand ils avoient parlé : votre roi a regardé votre faiblesse en pitié , vient à votre secours , & vous permet , dans vos assemblées nationales , d'égaliser en nombre ces hommes redoutables , ces dieux de vos préjugés : ne cesserez-vous point à présent d'écouter vos terreurs , & ne ferez-vous pas entendre enfin le langage de la raison à ceux qui vous ont si long-temps parlé de la violence ?

Ce n'est pas assez , dans tous vos états provinciaux , l'ancien usage ou l'ancien abus avoit établi

& consacré en quelque sorte pour président un grand seigneur du clergé, qui sans intérêt pour vos droits, sans pitié pour votre indigence, comblé d'honneurs, de richesses & de délices, venoit froidement vous dicter votre ruine : & vous, hommes du tiers-état, vous, toujours les mêmes, vivant toujours sans acquérir d'expérience, raisonnant sans rien conclure ; éblouis par l'éclat extérieur de ces hommes puissans ; quelquefois même enchantés de leur voix de sirène : vous estimant si peu que vous les adoriez quand ils n'affectoient pas de vous mépriser : vous plus crédules, & plutôt séduits que des enfans, vous faisiez de ces présidens éternels des espèces d'idoles à qui vous offriez, dans un respectueux silence, votre encens & vos fortunes.

Bénissez votre roi, hommes du tiers-état ! il a brisé l'idole, il a rompu l'enchantement dans vos assemblées provinciales ; il vous permet de concourir, avec la noblesse & le clergé, au libre choix de vos présidens ; & daigne enfin vous apprendre à vous estimer vous-mêmes, en vous faisant partager avec la noblesse l'honneur de distribuer l'honneur même. Ces hommes si fiers compteront donc vos suffrages pour quelque chose : que dis-je ? leur fierté s'abaissera jusqu'à les rechercher.

Mais le dernier bienfait surpasse tous les autres : pour vous restituer tout entiers à vous-mêmes, votre roi vous rend vos états-généraux, non tels que l'ignorance & l'injustice les assembloient autrefois, mais dignes d'un siècle éclairé, dignes d'un

roi qui a éclairé, dignes d'un roi qui a le courage sublime de les appeler, & de présenter à tous les rois de la terre un exemple sans modèle & peut-être sans imitateurs.

N'est-il pas évident, hommes du tiers-état, que votre monarque veut régner sur une grande nation? voudriez-vous ne le rendre maître que d'une ville peuplée? Réveillez-vous donc de votre léthargie de mille ans; jetez un coup-d'œil profond sur vous-mêmes, & prêtez enfin une oreille attentive à cette voix du sentiment qui, du fond de vos cœurs, n'a jamais cessé de vous crier qui vous êtes.

Jetez ensuite un regard hardi sur ces hommes qui osent vous mépriser: osez comparer l'industrie & la force de vos organes avec la foiblesse & l'inaptitude des leurs; la patience, la modération de votre caractère, avec l'impétuosité de leur ame & l'immensité de leurs desirs; la justesse de votre raison renfermée dans ses bornes, & les écarts de leur imagination, qui franchit toutes les limites: & vous reconnoîtrez, vous sentirez alors cette éternelle & grande vérité: que sur la base commune de l'égalité originelle, la nature seule peut élever & marquer des différences par les facultés de l'esprit & la disposition des corps; que ces inégalités de noblesse, de fortune, de pouvoir dont ils sont si fiers & font tant de bruit, démenties hautement par la nature, ne sont rien pour vous si elles n'ont votre consentement même pour principe, & votre avantage pour but; que prétendre tourner contre vous ce pouvoir, ces richesses, ces honneurs &

toutes ces inégalités artificielles que vous n'avez accordés que pour votre utilité même, c'est dire qu'un architecte ne veut mettre le comble à son édifice, qu'afin d'en affaïffer les fondemens.

A la suite de ces vérités, ou plutôt en même temps qu'elles, vous verrez luire cette autre grande vérité du contrat social ; vérité qu'il faut placer comme un phare à l'entrée de tout droit politique, pour en éclairer les nombreux écueils.

Alors vous discernerez comment, sur un tronc commun à tous les gouvernemens de la terre, s'écartent, comme autant de branches, les diverses espèces de gouvernemens.

Vous distinguerez enfin dans la monarchie le droit commun qui, pour un avantage commun, prescrit les mêmes devoirs à tous les sujets ; & les *privileges* qui, d'un côté, accordant à quelques-uns de plus grands avantages à recueillir, leur prescrit aussi, de l'autre, de plus grands devoirs à remplir : vous comprendrez que dans toutes les législations humaines, les avantages & les devoirs sont des choses qui se répondent qu'on ne sauroit étendre les uns sans augmenter les autres, & que supposer dans un gouvernement des hommes qui pourroient exiger beaucoup de leurs concitoyens, & leur rendre peu, ce seroit supposer une société sans lien, sans contrat, une société dissoute.

A mesure que vous méditez ces principes, le jour de votre raison s'étendra sur vos droits ; comme le soleil, à mesure qu'il s'élève, répand sa lumière sur les objets ensevelis dans l'ombre.

En vous éclairant sur vos droits, ces principes vous éclaireront sur la seule force qui peut faire valoir irrésistiblement tous les droits humains : la force publique, l'union de toutes les forces particulières : & quelle vaste pensée vous offrira la comparaison que vous ferez entre la foible portion de droits qu'on vous accorde, & l'immense portion de force que vous donnez !

Pénétrés de ces idées, présentez-vous, hommes du tiers-état, à vos assemblées municipales, à vos assemblées de provinces, à vos états-généraux, & n'hésitez plus d'y faire entendre ce mot terrible & doux, ce mot d'*égalité*, ce cri de la raison & de la justice.

Dites que sans l'*égalité*, toute morale est une chimère, toute justice n'est qu'un problème insoluble ; mais dites bien aussi que vous ne demandez point l'égalité de conditions, de richesses, de pouvoirs, d'honneurs, incompatible avec la monarchie, & dont vous avez cédé la prérogative au petit nombre pour assurer mieux les droits du plus grand.

Dites que l'égalité que vous réclamez n'est que l'égalité des droits, celle qu'on ne peut refuser sans tyrannie, sans offenser la nature humaine.

Nous demandons, direz-vous, que la propriété du plus pauvre soit respectée par les loix, par leurs interprètes, autant que celle du plus riche ; que la cabane couverte de chaume soit protégée comme le palais des rois, comme le temple de la divinité même : car les rois auront toujours des palais, la

divinité aura toujours des temples , & le pauvre ne conserve pas toujours sa chaumière.

Une suite de cette égalité, ajouterez-vous, c'est l'égalité des contributions pour l'état: vouloir que celui qui a peu paie beaucoup, & que ceux qui ont beaucoup paient peu, c'est violer, avec barbarie, cette égalité sacrée; c'est voler au pauvre tout ce qu'on laisse au riche; c'est l'allaffiner, si ce qu'on lui ravit étoit son nécessaire.

Dites sur-tout, hommes du tiers-état, & ne vous laissez jamais de le répéter, que la légalité des droits est le garant de la liberté de vos personnes, comme de la sûreté de vos propriétés; que sous la garde commune des loix, la personne du plus vil citoyen doit être aussi sacrée que celle des hommes les plus éminens de l'état; & qu'en un mot, pour lui comme pour eux, toute prison n'a qu'une clef; & cette clef, c'est la loi.

Attendez-vous que la noblesse & le clergé ne se laisseront point de combattre tous vos principes par leurs *privileges*, qu'ils feront remonter avec liste jusques à l'origine même de la noblesse & du clergé; mais ne vous effrayez pas comme des enfans dans cette nuit des temps; n'abandonnez jamais le flambeau de votre raison, osez approcher ces fantômes qu'on vous présente de si loin, osez les toucher, & vous les verrez s'évanouir devant vous; ne vous laissez point de demander à la noblesse si elle peut avoir d'autre origine légitime que les vertus civiles; & demandez ensuite quels sont les *privileges* qui dérivent des vertus civiles; demandez si l'un de ces *privileges* seroit celui de nuire à l'état.

Demandez au clergé si les *immunités* ont d'autre origine légitime que les vertus chrétiennes ; & demandez ensuite quelles *immunités* accordent les vertus chrétiennes ? Demandez si l'une d'entr'elles seroit d'accroître les misères des hommes , au point de faire douter de la providence même ?

Quand vous aurez confondu ces objections révoltantes , osez suivre les principes du contrat social & de l'égalité des droits dans toutes leurs conséquences ; osez sur-tout les appliquer à tous les abus qui les violent.

Examinez si dans les contributions publiques , & par des préjugés religieux ou par des institutions barbares , toute égalité n'est pas violée à votre préjudice , en faveur des autres ordres de l'état.

Examinez si , par le vice de vos loix ou de votre magistrature , l'égalité des droits n'est pas rompue souvent dans les jugemens sur les propriétés du pauvre & du riche.

Examinez sur-tout (c'est l'objet le plus capital) ; examinez si la liberté du plus foible est aussi sacrée que celle du plus fort. Veillez aux portes des prisons ; regardez-les ouvrir & fermer ; & si vous les voyez toujours fermées pour l'homme puissant , & toujours s'ouvrir pour l'homme foible , plaignez-vous de la plus terrible violation de l'égalité des droits.

Si ces abus viennent des loix , plaignez-vous avec respect , mais plaignez-vous des loix.

Si ces abus viennent des magistrats , plaignez-vous avec autant de respect , mais plaignez-vous de vos magistrats.

C'est dans vos assemblées, depuis la dernière municipalité jusqu'aux états-généraux, que vous mûrirez par degrés de vos plaintes, & que vous les consacrerez, pour ainsi dire, par leur unanimité; c'est là, c'est dans l'assemblée nationale, que vous pourrez sans obstacle déférer tous les abus à deux tribunaux qui vous seront toujours favorables; celui de vos rois, dont l'intérêt est de soutenir vos droits par la même force dont vous soutenez leurs éclatantes prérogatives; enfin le tribunal de la nation, où, sans injustice, vous serez à la fois accusateurs & juges.

Hommes du tiers-état, le croiriez-vous? quand même vous aurez assuré par vos loix politiques & civiles, le sort de vos libertés & de vos fortunes, votre ouvrage ne sera fait qu'à demi; & je termine ceci par une vérité à laquelle vous ne sauriez trop penser :

Dans la plupart des gouvernemens, les hommes ne peuvent être ni tout-à-fait libres, ni tout-à-fait esclaves; & quand ils ont assez de courage contre la servitude, ils n'ont pas assez de vertu pour la liberté. Aussi la réforme des mœurs doit toujours précéder ou du moins accompagner celle des loix; & donner une constitution plus libre à un peuple corrompu, c'est jeter l'ancre loin du rivage & dans une mer sans fond.
